

XYZ. La revue de la nouvelle

Abîme

Vincent Perreault



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, V. (2000). Abîme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 53–56.

Abîme

Vincent Perreault

Il se tenait dans l'embrasure, irrésolu. Il a préféré aller se recoucher. Sans faire de bruit, parce que je n'avais pas vraiment été invité, je l'ai suivi. Il fallait que je lui demande s'il avait le même problème que moi.

Il ne semblait pas se rendre compte de ma présence. Il a jeté un regard furtif à travers la pièce. Vite, vite, il a détourné les yeux des murs, du plafond, du plancher : il avait peur de ce qu'il allait voir... Ses colifichets étaient tous bien arrangés sur sa table de chevet. Disposition familière et rassurante. Derrière les figurines de plastique, des taches brunes s'agitaient. Mon voisin priait le ciel, le vide. Il ne voulait plus trouver davantage de ces bestioles, mais il y en avait toujours d'autres qui se mettaient bien en vue. Personne pour l'aider à contenir l'infestation. Toute une collection de figurines immobiles et impuissantes. Mais au moins elles étaient placées dans le bon ordre...

□

Il s'est dressé sur son séant : il aurait fallu sortir du lit et aller parler de ce problème à son voisin. Il a plutôt ouvert la télé. Des représentants de différentes instances gouvernementales qui jouaient à proférer des phrases convaincantes tout en ne disant rien. Des forces secrètes qui se rassemblaient autour de sa maison assombrissaient l'extérieur. Il s'est dit que de toute façon ça ne l'atteignait plus. Il a fermé la télé. Encore quelques secondes. Il irait, il irait cogner à la porte du voisin. Mais c'était tellement confortable de se retrancher dans son minuscule logement. Ah ! Pourquoi ? Pourquoi les coquerelles étaient-elles venues perturber son équilibre ? Pourquoi chez lui ? Pas chez lui, de grâce !

Et si son voisin était un être fragile, avec qui il fallait être prudent, avec lequel il ne fallait pas être brusque ? Il ne se sentait plus l'énergie de revêtir une personnalité attrayante. Il a pris et a

caressé au fond de sa main, tout contre son cœur, l'une des figurines de plastique. « Voilà trente et un ans que je vous collectionne. Maintenant... c'est terminé. J'ai enfin réussi. je ne reverrai jamais plus personne. Une belle gaffe noire et visqueuse : je suis seul. Sauter par-dessus le dégât ? Dépasser à la course ce qui est enfoui à l'intérieur ? Mots ! Rien que des mots dans un mouvement giratoire qui s'accélère vers les bas-fonds, ça s'effondre, ça s'écrase dans un grondement de rage : plus rien n'est vrai, rien ne porte à conséquence, vous pouvez tous mourir quant à moi, et je peux bien mourir aussi ! » violemment, il a lancé la figurine contre la porte, mais elle a résisté au choc et est retombée par terre, entière et intacte. Lui n'était pas content de ce qu'il venait de faire, il se sentait coupable. Il a tenté à nouveau de se faire copain avec la figurine. « Pardonne-moi ! je te hais ! je te hais ! Mais je suis à la recherche de la partie qui aime. Toutes les raisons que j'ai de t'aimer sont en orbite autour du centre, toutes les étoiles de l'univers gravitent dans l'obscurité. »

Il a regardé par la fenêtre. Le ciel était sans étoiles.



Chut ! Est-ce qu'il avait entendu du bruit, en bas ? Son voisin ? Espace vide entre deux portes. Le réveiller. Lui parler. C'était trop horrible, cette situation. Derrière les figurines, il y avait des taches brunes qui s'agitaient. L'état d'oppression s'accroissait. Il avait enfin réussi à se débarrasser du monde. Les coquerelles qui envahissaient son logement avaient remplacé le monde : tout comme le monde, elles violaient son espace physique, mental, l'empêchaient de profiter de la sérénité d'un refuge bien à lui.

Il a mis ses bottes éculées. Il prévenait la désintégration totale de ses bottes en essayant de poser les pieds ailleurs que sur le sol. Il aspirait à cette absence de point d'appui qui lui permettrait de conserver ses bottes un peu plus longtemps puisqu'il n'avait pas d'argent pour en acheter une nouvelle paire. C'était ridicule. Face à son voisin, il n'était pas à la hauteur, il faisait un piètre voisin, on avait déjà trouvé mieux.



Mon voisin voulait ne plus voir personne. C'est ce qu'il avait toujours souhaité. Il était content de son besoin irrépissible de solitude. Maudites coquerelles qui étaient venues tout gâcher!



Existait-il, ce voisin? Les murs de son logement étaient crevés par endroits, là où le plâtre trop vieux et trop humide laisse passer l'air, comme du gruyère. Il a appliqué son oreille contre l'une de ces bouches. Un souffle poisseux lui a effleuré le lobe, délicatement putride. Ses yeux étaient dirigés vers la fenêtre. Dehors, il ne discernait plus rien.

Il entendait peut-être des craquements d'articulations. Avaient-ils une source charnelle, ou bien était-ce seulement le vent coulis qui se moquait de lui? Le choc d'un objet déposé sur une table. Le front moite, les sens qui tentaient de s'allonger au delà des parois, du plancher. Enfin, quelque chose le touchait! Une coquerelle qui se dégourdissait les jambes sur son épaule.

Le grincement des ressorts d'un vieux lit? Une télé plutôt, le volume au minimum. « Comment peut-il comprendre ce qui se dit? » se demandait-il. Non, ce n'était pas une télé. Il avait seulement voulu que ça en soit une. Il voulait arrêter de se mentir. Il a enfoncé un peu plus son oreille dans l'orifice verdâtre, noirâtre. Quelque chose lui chatouillait l'ourlet supérieur du pavillon.

Silence morne et lourd. Ce voisin était un fardeau, vraisemblablement un plus grand fardeau qu'il ne l'était lui-même pour lui-même. Lui-même ne voulait donner aucun signe de vie. Ne pas alourdir la charge qu'il devait déjà porter. Ne pas additionner une autre confusion à sa propre confusion.

Un coup sec mais assourdi contre la porte d'en bas! Le même problème? Aller le rejoindre, lui parler. À la hâte, il a enfilé son gilet noir, s'est aspergé d'eau à l'évier de sa cuisinette. Il irait chez son voisin, il sonnerait, il cognerait. Il s'est précipité

dehors, laissant à l'air neutre de la cage d'escalier le soin de faire un peu de ménage dans son logement, d'évacuer les miasmes, les impuretés de son isolement. La porte du voisin était déjà ouverte. Celui-ci se tenait dans l'embrasure, irrésolu, à faire sécher sa figure et ses cheveux. Il a préféré aller se recoucher. Sans faire de bruit, parce qu'il n'avait pas vraiment été invité, il l'a suivi. Le voisin ne semblait pas se rendre compte de sa présence. Il a jeté un regard furtif à travers la pièce. Vite, vite, il a détourné les yeux : il avait peur de ce qu'il allait voir... Ses colifichets étaient tous bien rangés sur sa table de chevet. Disposition familière et rassurante.